

l'ardeur, qu'elle ne savait comment elle pourrait résister à son vainqueur. Elle désirait le voir et craignait encore plus de se trouver avec lui. C'est dans ce flux et reflux de pensées si différentes, si contraires, qu'elle passa le reste de la journée et la nuit qui précédèrent ce jour qui devait lui offrir le bonheur. Cette félicité se présenta d'abord sous l'aspect le plus riant; mais hélas! elle fut suivie des plus cruels revers et des chagrins les plus cuisans. N'anticipons pas, toutefois, sur les événemens.

~~~~~

## CHAPITRE XXIX.

A moins d'une vertu surnaturelle ( et combien en citerez-vous d'exemples? ), comment pourrait-on se bien conduire avec un homme qui, souvent fort peu agréable au physique, l'est encore moins au moral, et du côté de l'esprit et des manières?

Le jour parut; le baron, moins inquiet que madame Popot, avait pu se livrer au sommeil; des songes



agréables l'avaient bercé des plus douces espérances, lui avaient offert les images séduisantes du bonheur et du plaisir, et, à son réveil, sa première pensée fut pour celle qui régnait uniquement sur son ame.

Le vicomte, agité par un autre sentiment aussi impérieux, par l'ambition, et qui voyait que sa faveur allait s'accroître en raison de tout l'amour du préfet, rêvait aux moyens de le servir, d'écarter tous les obstacles, en forçant, pour ainsi dire, la belle libraire à céder à son tendre amant. Il n'oubliait pas non plus qu'il fallait épaissir le voile qui devait dérober cette intrigue aux yeux du mari et des habitans de

Versailles; et comme il agissait avec réflexion, il ne donnait rien au hasard; tout était calculé de manière à ce que le mari lui-même devait l'aider à le tromper, en assurant le succès des projets qui livreraient son épouse à monsieur le préfet et la mettraient dans les bras de son adorateur. Le vicomte se présenta de bonne heure chez M. Popot qui le reçut avec des démonstrations d'amitié plus grandes encore que la veille. Madame n'était pas encore visible; il en demanda des nouvelles.

— Nous ne tarderons pas à la voir paraître, monsieur; elle sait que vous devez venir. J'ai pris la liberté de faire préparer un petit déjeuner que je



vous prie d'accepter, et dont nous ferons les honneurs le mieux qu'il nous sera possible. Vous ne serez pas aussi bien servi que chez monsieur le préfet; mais, que voulez-vous? La cordialité en fera les frais et votre indulgence suppléera au reste.

— Comment donc! répondit le vicomte; mais j'accepte avec grand plaisir. J'aime ces repas sans façon, au sein d'une famille honnête; la froide étiquette en est bannie; on rit, on jase, on boit, on chante. C'est vraiment dans ces réunions que l'on trouve la gaieté; on ne la rencontre guère dans le grand monde, où chacun se masque; si par fois elle

et lorsqu'elle s'y montre à visage découvert, on la fait grimacer et elle perd tous ses charmes.

Le galant ambassadeur était enchanté de cette circonstance; il espérait bien trouver le moyen de parler à madame Popot, d'étudier ses sentimens, et enfin de ménager au préfet une entrevue avec cette charmante femme; la sécurité du mari ajoutait encore à la certitude du succès.

Le vicomte faisait ces réflexions lorsque madame Popot parut; elle venait de se lever. Jamais rien de plus séduisant ne s'offrit aux regards d'un mortel: l'insomnie de la nuit, sans avoir rien ôté à ses charmes,



avait répandu sur ses traits une teinte de mélancolie qui leur donnait quelque chose de plus piquant encore. Le vicomte, qui n'ignorait pas la cause de cette altération, joua la surprise en homme adroit et demanda à madame Popot si elle n'était pas indisposée.

— Non, répondit-elle seulement, j'ai mal dormi.

— Heureux qui a pu causer cette insomnie !

La dame, un peu dissimulée, comme le sont toutes les belles, ajouta : — Aucune personne ne m'occupe au point de troubler mon sommeil.

Le vicomte avait trop de connais-

sance du cœur des femmes pour s'y méprendre. Il ne releva point ces paroles sans conséquence afin de laisser madame Popot sans inquiétude sur ses projets. Il n'oubliait pas qu'il agissait pour un autre ; il n'avait pas au reste une connaissance assez approfondie du caractère de la belle libraire pour ne pas user des plus grands ménagemens. Il fut à même de juger, peu d'instans après, qu'il aurait eu tort d'agir différemment.

Il se trouva seul un instant avec elle et il en profita pour lui demander si elle avait songé à ce qu'il lui avait dit la veille. Une rougeur excessive couvrit son visage du plus



bel incarnat ; elle parut vouloir répondre , et les mots expirèrent sur ses lèvres.

— Rassurez-vous, madame, ajouta le vicomte ; je n'ai ni osé donner aucune espérance à monsieur le baron, ni calmer les tourmens auxquels son ame est en proie. Que ne pouvez-vous rendre justice à la pureté de mes sentimens ?

Madame Popot répondit en tremblant : — Dans l'état où je suis, quel parti dois-je prendre ? Je ne sais à quoi m'arrêter ; mon cœur flotte entre la crainte et le respect ; mon devoir parle, et bien que les sentimens du baron m'honorent, que je sente tout le prix d'un cœur tel que le sien,

je suis effrayée de son amour. Le présent ne peut me rassurer pour l'avenir ; la distance qui existe entre nous me semble encore un obstacle aussi insurmontable que celui des convenances, que je ne puis, que je ne dois pas oublier. Il est des nœuds, des liens, qu'il m'est impossible de rompre, qu'il me faut respecter pour moi et pour celui avec lequel je les ai formés. Ma réputation ! l'estime publique ! Pardonnez ces réflexions, monsieur ; mais le baron lui-même ne pourrait s'en offenser. Si elles blessaient son amour, il est trop juste, trop grand, pour ne pas m'accorder des droits à son estime. Si je pensais diffé-



remment, il rougirait d'avoir distingué une femme qui s'oublierait à ce point.

Sans blâmer, sans dédaigner l'amour que vous dites que M. le préfet éprouve pour moi, ne dois-je pas également redouter un changement aussi prompt que le moment qui l'a fait naître, lors même que je le partagerais? Le baron s'est enflammé à la vue de quelques attraits que je dois au hasard: c'est une sorte d'enchantement, de prestige, qui s'évanouira lorsqu'il m'aura connue. Il vaut donc beaucoup mieux, de part et d'autre, renoncer à cet amour; moi, pour mon bonheur et mon repos; M. le préfet, pour ne

pas avoir à se reprocher de les avoir troublés, et de s'être occupé d'une femme qui n'était pas digne de cet honneur. Elle se tut.

Le vicomte prenant la parole lui dit: — Vos réflexions, que je ne s'aurais condamner, madame, me prouvent que vous êtes mille fois digne du choix de M. le baron, comme la plus belle et la plus vertueuse des femmes. En déposant ses hommages à vos pieds, il vous rend à peine ce que vous méritez si bien. La noblesse de votre ame, la délicatesse de vos sentimens justifieraient tout ce que le baron ferait pour vous, tout ce qu'il fera même lorsque je lui aurai rendu compte de notre entre-



tien. Je ne chercherai point à combattre vos observations, à les détruire. M. le préfet sera bien plus éloquent que moi, et c'est à lui peut-être que cette victoire est réservée.

— Ah ! monsieur, je ne puis me résoudre à voir M. le baron; je sens qu'il aurait trop d'avantages sur moi: ma vertu ne peut me rassurer. Je vous supplie de lui dire qu'il me laisse dans mon obscurité; tant d'éclat éblouirait mes yeux.

— Madame, je ne puis prendre un tel engagement sans désobéir à M. le préfet. Je sais qu'il a autant d'empire sur lui même que sur ses administrés, qu'il est capable des

plus grands sacrifices; mais je doute qu'après vous avoir vue, il puisse commander à son amour. Il faudrait être plus qu'un mortel pour renoncer ainsi à vous, et messieurs les préfets ne sont que des hommes. C'est à vous, madame, c'est à votre sexe qu'il appartient de les rapprocher de la divinité: ne rejetez pas un si bel avantage.

Le mari revint; on changea de conversation et bientôt on se mit à table pour déjeuner. Madame Popot en fit les honneurs avec une grâce toute particulière; le vicomte l'observait et lui en fit compliment. Le mari paraissait jouir des éloges qu'on donnait à son épouse, et il ajoutait:



— Tout lui semble familier ; il n'est rien dont elle ne vienne à bout. Les ouvrages de son sexe sortent de ses mains dans un état de perfection qui fait dire qu'il semblerait que les fées y ont travaillé.

Madame Popot montra de l'instruction, de l'enjouement ; ce qui ajoutait à son mérite aux yeux du vicomte, c'est qu'elle n'y mettait aucune prétention. — La modestie prête un nouvel éclat au vrai talent, disait-il tout bas ; cette femme possède des qualités bien rares.

Le mari, qui semblait toujours prévenir les désirs et les vœux du secrétaire, parla de l'hôtel de la préfecture et de ses dépendances : — Si

l'intérieur répond à la façade, ce bâtiment doit être magnifique.

— Vous n'y êtes jamais entré, dit le vicomte ?

— Non, monsieur ; je connais peu les monumens de Versailles.

— Eh bien ! je puis vous procurer ce plaisir aujourd'hui même, si vous voulez. Précisément, monsieur le préfet doit se rendre à Paris, chez le ministre ; nous pourrions parcourir tous les appartemens. Madame sera de la partie ?

— Certainement, répondit le mari.

Le vicomte avait annoncé avec intention que le baron devait être absent, afin que madame Popot ne pût alléguer aucun prétexte de refus ;



il dit au mari : — Nous pourrons en même temps faire porter à la préfecture les échantillons de papiers pour la fourniture des bureaux , dans le cas où vous seriez toujours disposé à soumissionner.

— Plus que jamais , répondit Popot.

— Préparez-vous , madame ; j'ai quelques visites à rendre dans Versailles , je reviendrai dans deux heures et nous partirons ensemble.

— Soyez tranquille , nous serons prêts , lui répondit le mari.

Son épouse , quoiqu'un peu contrariée , ne fit pas la moindre observation. Le vicomte se leva et sortit ; il se rendit promptement près du

baron , le prévint de ce qui s'était passé , et lui annonça que sa belle allait se rendre à l'hôtel de la préfecture. Il lui en fit encore un éloge aussi pompeux que vrai , ce qui enflamma davantage le baron. — Au reste , ajouta le vicomte , vous allez la voir et vous en jugerez par vous-même. Le mari va venir aussi ; mais je saurai trouver le moyen de vous en débarrasser ; il doit apporter des échantillons de papiers ; je recommanderai à Bonnard , qui le recevra , d'occuper M. Popot et de le retenir près de lui le plus long-temps qu'il lui sera possible. Je conduirai l'épouse dans vos appartemens pendant que son mari sera occupé de



ses affaires; vous vous trouverez là comme par hasard; vous direz qu'une affaire imprévue vous a obligé de rester à Versailles plus long-temps que vous ne pensiez. Afin que l'on ne puisse soupçonner que cette rencontre était préparée, j'ai annoncé que vous deviez être absent; je m'éloignerai par respect et par discrétion. Le reste vous regarde; vous savez ce que vous avez à faire. L'amour et les beaux yeux de celle que vous aimez vous inspireront beaucoup mieux que tout ce que je pourrais dire. Je vous quitte; comptez sur mon zèle, et tout sera disposé de manière à ce que vous n'éprouviez aucune mésaventure. Il sortit.

Le baron, enivré d'amour et du plus doux espoir, attendit le moment où le vicomte allait lui annoncer sa belle. Il fut bientôt de retour chez l'honnête libraire et il le trouva, ainsi que son épouse, prêt à partir. Le cousin Brismiche était chargé de papiers de toute espèce. On lui donna l'ordre de marcher en avant, et d'attendre à la porte de la Préfecture.

Quant à madame Popot, sans y avoir mis trop de coquetterie, elle était élégamment parée et semblait être encore plus jolie. Le vicomte lui donna le bras; le mari était tout glorieux d'aller à la préfecture. Il le dit en confidence à plusieurs de ses voisins qui parurent envier son sort.



Son amour-propre et sa vanité s'en accrurent. Le vicomte entretenait madame Popot de choses assez indifférentes : elle paraissait pensive et préoccupée ; il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Enfin on arriva à l'hôtel : le secrétaire fit entrer Brismiche avec les échantillons de papiers et lui indiqua le bureau de M. Bonnard ; il s'y rendit lui-même accompagné de monsieur et de madame Popot.

Dès que le vieil employé aperçut le vicomte, il vint au-devant de lui et lui parla avec beaucoup de respect. Il reçut l'ordre d'examiner scrupuleusement les échantillons qu'on apportait.

— Pour nous, dit-il au mari, tandis que vous allez vous occuper avec monsieur, nous allons nous rendre au premier étage, et lorsque vous aurez terminé vos affaires, le garçon de bureau vous conduira dans la salle des séances, où nous nous trouverons.

— Vous avez raison ; ce qui me reste à faire ne vous amuserait pas beaucoup. Allez, allez.

Madame Popot, qui ne se doutait de rien, se laissa conduire. A peine eut-elle traversé deux autres appartemens, dont le vicomte lui faisait admirer les beautés et les ornemens, qu'une porte s'ouvrit et le baron parut.



Il témoigna le plus grand étonnement, en rencontrant son secrétaire, et, jetant les yeux sur la dame, il s'écria : — O ciel ! que de beauté ! que de grâces ! Vicomte, que vous êtes heureux ! Mon bonheur est bien plus grand encore, puisque je me trouve avec la dame dont les attraits m'ont si vivement frappés et qui m'a inspiré l'amour le plus vrai, le plus tendre et le plus respectueux.

Madame Popot, tremblante et émue, ne savait que répondre et avait peine à se soutenir. Le vicomte, qui s'en aperçut, la fit asseoir, et le préfet lui dit : — Madame, ne craignez rien ; ne voyez point en moi

un magistrat sévère ; mais le plus soumis des amans. Je vous offre mon cœur ; je ne vous demande pas encore le vôtre ; c'est le temps seul, la constance et une fidélité à toute épreuve, qui pourront me faire acquérir un trésor si précieux. Permettez-moi de l'espérer : vous gardez le silence ! Eh quoi ! aurais-je eu le malheur de vous déplaire ? Parlez, rassurez mon ame alarmée.

Madame Popot, revenue un peu de son trouble, lui dit : — Pardonnez, monsieur, l'émotion ne m'a pas permis de vous répondre. Je ne puis accepter tant d'honneur...

— N'achevez pas, reprit vivement le préfet, mon ami a dû vous parler



de mes sentimens , de leur sincé-  
rité , de mes intentions.

—Oui , monsieur.

Le préfet fit signe au vicomte de s'éloigner et de veiller à ce que personne ne les surprit. Lorsque le secrétaire fut sorti , le baron tomba aux genoux de madame Popot ; il lui prit la main , et fut si éloquent , si persuasif , qu'il parvint à dissiper toutes ses craintes , à vaincre ses scrupules ; et lorsque le vicomte revint les avertir qu'il était temps de se séparer parce qu'il entendait venir du monde , il se quittèrent avec la promesse de se revoir le lendemain. Le secrétaire disposerait tout pour assurer cette entrevue.

Le baron sortit et le mari , conduit par un garçon de bureau , vint les rejoindre. Le vicomte lui reprocha , avec un peu d'humeur , sa longue absence : — Madame , dit-il , commençait à s'ennuyer. Popot s'excusa sur ce qu'il avait eu à faire , et ils continuèrent à parcourir l'hôtel de la préfecture. — Nous avons encore beaucoup de choses à voir à Versailles , dit le secrétaire en marchant , et il serait impossible de tout visiter aujourd'hui ; j'ai , d'ailleurs , quelques affaires à terminer. Demain , si vous voulez , nous continuerons ; j'ai encore un autre motif , je veux prendre ma revanche et vous donner aussi à déjeûner avec madame. Vous



viendrez donc chez moi. Je loge dans cet hôtel; j'irai vous prendre; nous visiterons dans le parc les endroits les plus curieux. Ainsi voilà qui est arrêté; à demain matin.

Le mari accepta avec autant de joie que de reconnaissance; madame Popot n'osa pas faire la moindre observation. — Ensuite, ajouta le vicomte, nous irons ensemble chez monsieur le préfet et je vous ferai adjuger la fourniture des bureaux. Moi-même j'aurai besoin de quelques livres pour compléter ma bibliothèque.

Tout en parlant ainsi, il les reconduisit au pied de l'escalier et les quitta pour aller retrouver le préfet. Dès

que le vicomte fut près de l'amant passionné, il lui dit : — Eh bien ! monsieur le baron, que pensez-vous de madame Popot, votre nouvelle conquête ?

— Ma foi ! dit le baron avec transport, je t'avoue qu'elle m'enchanté, me ravit. Quelle femme ! quel être surnaturel ! elle réunit au plus haut degré ce qui peut charmer et séduire. Mais tout cela ne suffit pas ; tu sais ce qui manque à mon bonheur, et tant qu'il me restera des vœux à former, tu dois penser quel est l'état de mon cœur. Abrège ce supplice, il est affreux ; l'amour, ce bienfait du ciel, n'est qu'un tourment lorsqu'il n'est pas heureux. Prends pitié de



ton meilleur ami ; tu as aimé, c'est t'en dire assez.

— Calmez-vous, monsieur ; demain je vous promets que vous verrez votre belle et que, si vous n'êtes pas le plus heureux des hommes, ce ne sera pas la faute de votre très humble secrétaire. Je sais qu'en vous exhortant à prendre patience, c'est jeter de l'huile sur un brasier ; mais, vous le savez, quels que soient votre puissance et mon dévouement, je ne puis hâter la marche des événemens. Demain M. Popot et son épouse viennent déjeuner chez moi ; je sortirai avec le mari, la belle Popot restera seule ; c'est, je crois, vous en dire assez.

M. le baron hors de lui ne fut pas maître de contenir sa joie : — Le service que tu me rends, dit-il, ne sortira jamais de ma mémoire : demande, désire, et tous tes vœux seront accomplis.

En effet, toutes les faveurs du rang et de la fortune devinrent le partage du vicomte B..... Le préfet, comptant sur les promesses de son secrétaire, se décida donc à attendre le lendemain ; mais que les heures lui parurent longues !